



Extrait du Association pour l'Économie Distributive

<https://www.economiedistributive.fr/La-bonne-voie>

Soit dit en passant

La bonne voie

- La Grande Relève - N° de 1935 à nos jours... - De 1976 à 1987 - De 1982 à 1983 - N° 798 - mars 1982 -

Date de mise en ligne : lundi 12 janvier 2009

Date de parution : mars 1982

Copyright © Association pour l'Économie Distributive - Tous droits réservés

AU lendemain du 10 mai 1981, vous vous en souvenez peut-être, à peine installé à l'Élysée et tandis que Giscard, dans la pièce à côté faisait la valise pour une destination inconnue, le nouveau président de la République, dans l'euphorie de la victoire, déclarait qu'il allait donner la priorité à la lutte contre le chômage. Après les promesses les actes. Résultat dix mois plus tard, le cap des deux millions de chômeurs est franchi. Qui dit mieux ?

Sans doute existait-il dans le programme gouvernemental d'autres priorités plus prioritaires : les visites aux chefs d'État étrangers, à commencer par M. Reagan et M. Brejnev, histoire de faire connaissance, le déficit de la Sécurité Sociale, la mise en chantier d'un nouveau sous-marin nucléaire, les nationalisations, l'inflation, les excédents agricoles et j'en oublie ; sans doute le nouveau gouvernement n'a-t-il pas réussi, comme la Pologne, l'aide des pays frères qu'il était en droit d'attendre d'eux ; sans doute n'y avait-il pas assez des quarante et quelques ministres avec leurs conseillers tous sortis de l'E.N.A. pour mettre un peu d'ordre dans la pénitencière laissée par l'ancien gouvernement avec les clefs et un bail de sept ans.

Mais s'il n'y a aucune raison de pavoiser il n'y a pas de quoi dramatiser non plus. Deux millions de chômeurs, bien sûr, ça fait du monde. Et alors ? On ne va tout de même pas se cailler le sang pour ces gens-là. On disait naguère, et on le dit peut-être encore aujourd'hui, que les chômeurs étaient tous des bons rien, des parasites de la société et des feignassons qui cherchent du travail dans l'espoir de ne pas en trouver et qui rient veulent pas travailler sous prétexte que ça les fatigue.

Comme illustre cette vieille histoire marseillaise - c'était alors à la mode - qui courait les salons mondains et les loges de concierges, et que j'ai entendue à l'époque de la bouche même d'un Marseillais :

Un touriste arrivé du Nord, bien sûr, se promène dans la cité phocéenne où des cargos ancrés dans le vieux port attendent leur chargement. Affalé sur le quai au milieu de l'agitation générale un homme regarde, en poussant de profonds soupirs, l'interminable va-et-vient des débardeurs transportant les marchandises amenées par les camions pour les porter jusqu'aux bateaux.

Le touriste, apitoyé devant l'air accablé du Marseillais, et la sueur qui coule sur son front, s'arrête et lui dit :

- Ça n'a pas l'air d'aller... Vous n'êtes pas bien ?
- Ah ! ne m'en parlez pas, répond l'autre. Transporter sur les dos du matin jusqu'au soir des charges de cinquante kilos, les trimballer jusqu'au quai, les grimper sur les cargos pour les descendre dans les soutes, vous appelez ça une vie, vous ?
- Cela doit être très dur, en effet, répond le touriste. Et vous faites ce métier depuis longtemps ?
- Je commence demain.

Mais si tous les chômeurs, quoique l'on en pense aujourd'hui, même si on ne le dit plus, ne sont pas des feignassons et des budgétivores, et puisque nous en sommes aux histoires marseillaises, en voici une autre que M. Gaston Defferre, maire de Marseille, appréciera peut-être s'il ne la connaît déjà, et que je l'invite à raconter en conseil des ministres. Cela pourra donner une idée à son collègue Jean Auroux, ministre du Travail. La voici :

Marius, qui cherche un emploi depuis des mois, se décide un jour à aller trouver le chef de gare de St-Charles qui fut son partenaire à la pénitencière, pour lui demander de lui trouver du boulot. Le chef de gare lève les bras au ciel. Du boulot, hélas, il n'en a pas. Mais pour lui rendre service il lui propose de passer les rails de chemin de fer au papier de verre. Marius le remercie et va se mettre aussitôt au travail. Huit jours passent. Le chef de gare, étonné de ne pas avoir revu Marius, se demande ce qu'il devient, s'il joue à la pénitencière ou s'il n'est pas passé sous un train et il commence à s'inquiéter quand il reçoit un télégramme : « Suis à Lyon. Tout va bien. Envoyez papier de verre. Marius. »

J'espère qu'après avoir entendu cette histoire les ministres n'en resteront pas là à s'en raconter d'autres. Il y a une idée. La France est sillonnée dans tous les sens par de belles voies ferrées sur lesquelles on fait rouler les trains. Et cela représente quelques milliers de kilomètres de rails soumis à toutes les intempéries et peu à peu rongés par la rouille. Quelques milliers de kilomètres sur lesquels on pourrait installer un grand nombre des deux millions de chômeurs qui figurent dans les

La bonne voie

statistiques. Le reste serait occupé à la fabrication du papier de verre.

Et le problème du chômage serait enfin résolu. Ou en bonne voie de l'être. Mais fallait y penser.